

DEUX AMIS

Jamais on n'a vu une paire d'amis comme celle que formaient le petit Pierre et le gros Troll. Pierre avait dix ans, une mine éveillée, la figure ronde, les cheveux frisés et les joues vermeilles ; Troll avait une bonne grosse tête, aux oreilles coupées, le museau court, le poil ni long ni ras, la robe agréablement mélangée de blanc et de noir. Comme le noir couvrait son dos, sa croupe, ses jambes et une partie de sa tête, et que le blanc, un blanc éblouissant (Troll était un chien très-propre), s'étendait seulement sur ses pattes, sur sa poitrine et autour de son cou, Troll ressemblait, à ce que disait son ami Pierre, à un beau monsieur qui a mis son habit de cérémonie et son pantalon noir, avec une chemise, une cravate et des manchettes blanches.

Troll avait dix ans, comme Pierre ; mais l'âge pour un chien n'est pas la même chose que pour une personne, et ces dix ans, qui n'avaient fait de Pierre qu'un écolier joueur, avaient donné à Troll les allures d'un personnage sérieux, revenu des folies de la jeunesse. Il daignait pourtant encore partager les divertissements de son petit ami ; mais c'était, croyez-le bien, uniquement pour lui faire plaisir : un chien respectable ne s'amuse pas pour son propre compte à jouer à cache-cache dans le jardin, ou à servir de cheval de selle ou de trait à un petit garçon. Mais on peut bien mettre sa dignité de côté pour être agréable à un vieux camarade : et Troll n'avait pas de plus vieux camarade que Pierre.

Si Troll se souvenait de la première année de sa vie, quand il n'était encore qu'un toutou folâtre qui mordillait tout ce qu'il trouvait à sa portée, il devait se souvenir aussi d'un petit enfant tout blond et tout peloté que l'on couchait sur le gazon, dans ce temps-là, pour qu'il étendit au soleil ses petits bras et ses petites jambes. Troll venait passer sa langue rose sur le visage de l'enfant, et l'enfant n'avait pas peur ; il riait et tendait ses petites mains à Troll. Un peu plus tard, Pierre avait commencé à marcher ; il avançait pas à pas, petit château branlant, bien fier quand il avait réussi à mettre un pied devant l'autre. Troll, pour le narguer, s'élançait, rapi-le comme un lièvre, allait, venait, faisait cent tours et renversait quelquefois Pierre en passant. Puis un jour venait où Pierre marchait tout-à-fait ; Pierre commençait à courir, Pierre appelait de sa douce voix claire : *Toll ! Toll !* Quelles bonnes parties de jeu maintenant, sur l'herbe ou dans les chemins ! et plus tard, quand Pierre se risquait à pénétrer dans le bois ou à perdre de vue la maison paternelle, qui eût osé l'attaquer, accompagné qu'il était d'un si bon défenseur ! Car Troll avait grandi plus vite que Pierre : Troll avait des crocs solides au service de son ami. Non, Pierre n'avait rien à craindre, tant que Troll était de ce monde.

Il y eut dans la vie de Troll un triste jour : ce fut le jour où la mère de Pierre mit dans un panier une bouteille d'abondance, un morceau de pain frais, du saucisson et des fruits, et, donnant ce panier à son petit garçon, le conduisit pour la première fois à l'école. Troll suivit son jeune maître, n'allait-il pas partout avec lui ? Quelle fut sa douleur quand il se vit refuser la porte de l'école ! Il voulait pénétrer de force dans cette maison inhospitalière ; on le repoussa dehors et on lui ferma la porte au nez. Pauvre Troll ! il se mit à gémir, non du procédé, mais de la séparation, et, triste mais patient, il se coucha sur le seuil et attendit la sortie. Quand il revit son ami, il poussa de telles clameurs, que les passants durent le croire fou ; et, de fait, il était un peu fou de joie.

Troll était fort intelligent ; il comprit bien vite que les chiens n'entraient pas dans l'école, mais que les petits garçons qui y entraient n'étaient pas perdus et qu'ils en sortaient tous les jours à une certaine heure. Aussi, après avoir commencé par monter la garde devant l'école pendant toute la classe, il se dit que cette

classe durait toujours fort longtemps, et qu'il pouvait fort bien, sans manquer à ses devoirs et sans perdre une minute de la société de Pierre, aller vaquer à ses petites affaires et revenir pour la sortie des écoliers. Jamais il ne manqua de s'y trouver, si loin qu'il se fût laissé entraîner dans ses promenades. "C'est Troll qui a une bonne montre ! disait Pierre ; il sait toujours l'heure pour venir me chercher."

Il se passe quelquefois bien des choses dans la moitié d'un jour, et de bien tristes choses encore. Un matin, les écoliers étaient à peine assis sur leurs bancs, et Troll était à peine parti pour ses excursions lointaines (il avait prémédité ce jour-là une chasse au lapin dans la forêt), lorsqu'il se produisit dans le village une grande agitation : les gens allaient, venaient, criaient, gesticulaient. "Ah ! Seigneur ! ah ! grand Dieu ! vous les avez vus ! Est-il possible ! Quel malheur ! Que faire ! Sauvons-nous bien vite !"

Le maître d'école alla voir ce qui se passait et rentra tout pâle. "Retournez chez vous, mes enfants, dit-il ; les ennemis sont près d'ici, on va sans doute se battre dans le village." Les enfants s'en allèrent, effrayés, mais curieux ; beaucoup n'auraient pas été fâchés de voir comment c'était, la guerre. Mais leurs parents ne tenaient pas à le leur faire voir, et chacun se prépara à fuir, en emportant ce qu'il pouvait. Partout on attelait et on chargeait les charrettes, on faisait sortir le bétail des étables, on attrapait les volailles pour les mettre en cage afin de pouvoir les emmener.

"Allons, Pierre, monte auprès de moi !" dit la fermière, assise dans la charrette. "Troll ! où est Troll ?" s'écria Pierre qui ne voulait pas abandonner son ami. Mais Troll était bien loin dans quelque garenne. "Il saura nous retrouver : viens vite !" dit à l'enfant son père, qui, le fouet à la main, conduisait le cheval et rassemblait les bestiaux qu'il voulait sauver des mardaudeurs. Et il fallut partir.

Troll fut de retour, comme les autres jours, à l'heure où les enfants sortaient de l'école. Pauvre chien ! il crut s'être trompé. Est-ce que c'était l'école, cette maison à moitié démolie ? Est-ce que c'était le village, cet amas de ruines ? Et cette mesure, avec son escalier brisé, est-ce que c'était la ferme, sa patrie, d'où il était sorti le matin si joyeux avec Pierre ! Troll flairait ça et là ; il ne reconnaissait la cage où chantait le chardonnet de la fermière et le gros livre qu'elle lisait le dimanche.

La cage était brisée, le chardonnet avait pu s'envoler ; mais les maîtres, qu'étaient-ils devenus ? Et que s'était-il donc passé ?

Pauvre Troll ! ce qui s'était passé, il était bien impossible à un chien de le deviner : les chiens ne se font pas la guerre. Il était venu là des soldats qui s'étaient emparés du village, et d'autres qui avaient voulu les en chasser. Peu importe à qui était restée la victoire : les uns et les autres étaient partis, laissant après eux la dévastation et la ruine ; et le pauvre Troll aboyait en vain, Pierre ne pouvait l'entendre. A ce moment-là, l'enfant, réfugié à la ville chez des amis, ne quittait pas la fenêtre, d'où il pouvait voir la route de son village ; et il disait à son père à chaque instant : "Es-tu bien sûr, papa, que Troll saura nous retrouver ?"

"Ils ne sont pas ici : il faut que je les cherche ailleurs," se dit Troll, dans sa logique de chien, quand il eut fouillé tous les recoins de la ferme. Et il quitta pour trouver la piste de ses maîtres. Il l'a trouvée ! il ne sera pas long à les rejoindre. Hélas ! la piste s'arrête à la rivière, que les fuyitifs ont passée à gué : le courant l'a emportée et Troll ne sait plus où aller. Il cherche, il appelle, il se plaint ; le soir vient, puis la nuit. "Peut-être qu'ils seront rentrés," se dit-il ; et il retourne à la ferme vide et muette. "Ils reviendront peut-être demain," pense-t-il ; et il se couche sur une marche et attend.

Il y avait trois jours que les émigrants s'étaient réfugiés à la ville. "Troll ne vient pas ! répétait Pierre ; il n'aura pas su nous retrouver, ou bien des méchants

soldats l'auront tué. Oh ! je mourrai de chagrin si les soldats ont tué Troll !" On ne savait comment le consoler.

La troisième nuit, il se réveilla : "O mon pauvre Troll ! où es-tu ?" pensa-t-il ; et il se mit à pleurer. Au milieu de son chagrin, une idée lui vint : "S'il était retourné là-bas ! Il faut que j'aille le chercher."

Pierre était résolu : il se leva sans bruit, prit ses souliers dans ses mains pour qu'on ne l'entendît pas marcher, et descendit tout doucement. En passant dans la cuisine, il songea que Troll aurait peut-être faim et il prit un gros morceau de pain pour lui. Il ouvrit la fenêtre, qui par bonheur ne grinçait pas, et sauta dehors.

Il allait s'éloigner, lorsqu'il pensa à sa mère, qui serait bien inquiète de ne pas le trouver quand elle se lèverait. Il ne voulait pas lui donner d'inquiétude, mais il ne voulait pas non plus abandonner Troll : comment tout arranger ? Pierre n'était pas un sot et il avait appris à écrire. Il fouilla dans sa poche, où il savait devoir trouver un morceau de craie avec lequel il avait la veille crayonné des bonshommes sur son ardoise ; et il écrivit sur la porte de la maison : "Ma chère maman, je m'en vais chercher Troll. Ton Pierre."

Ce n'était pas très-bien écrit, parce que la nuit n'était guère claire ; mais c'était à peu-près lisible, et cela suffisait. Pierre se sentant la conscience en paix, mit ses souliers à ses pieds et partit. Il n'était pas très-rassuré : on a beau être brave et aimer son chien, il n'est pas gai de se trouver à dix ans, tout seul dans les rues, puis sur une route, la nuit. Pierre avait donc grand-peur, et il se mit à courir pour que ce terrible voyage durât moins longtemps. Il savait qu'il y avait trois lieues à faire, et il aurait bien voulu qu'elles fussent faites. Mais la peur ne l'empêchait pas de raisonner, et il eut soin en ville de passer le pont pour se trouver du côté de la rivière où était son village : il n'était pas assez grand pour passer le gué tout seul.

Il ne cessait de courir que quand Phalène lui manqua. Alors il s'assit sur un tas de pierres et regarda autour de lui. Il commençait à faire jour, et le froid piquant du matin faisait grelotter le pauvre garçon. Il reconnut l'endroit où il était. "Allons ! se dit-il, j'ai déjà fait un bon bout de chemin. C'est bien heureux que le jour vienne : on n'a pas peur quand il fait clair."

Il se remit en marche, sans courir cette fois, mais d'un pas alerte et joyeux. Il avait faim : la course et le grand air lui avaient aiguisé l'appétit ; mais manger le pain de Troll ! non pas ! il n'y toucherait que pour le partager avec son chien. Quel plaisir de déjeuner ensemble !

Le soleil était déjà haut lorsque Pierre arriva au village. Pauvre Pierre ! Si le chien avait été consterné à la vue de ces ruines, l'enfant le fut bien davantage. Il resta un instant immobile, tout saisi de douleur et d'effroi ; puis, cachant son visage dans ses mains pour ne plus voir ces choses terribles, il fondit en larmes.

Il continuait sa route en se traînant : il n'avait plus de force, n'ayant plus d'espoir, et ses jambes tremblaient. Il se disait qu'il retrouverait peut-être son pauvre chien tué par un grand coup de sabre, et il voulait le voir encore, même mort. Et à cette pensée ses larmes redoublaient.

Il arriva devant la ferme. "Mon pauvre Troll ! c'était bien vrai ! ils l'ont tué !" Et Pierre s'élança et vint se jeter à genoux sur la pierre où Troll était étendu. Il l'entoura de ses bras, le couvrit de baisers, l'appela des noms les plus caressants ; et Troll, ouvrant ses yeux mourants à l'appel de cette voix chérie, remua faiblement la queue. "Il n'est pas mort ! s'écria Pierre. Viens, mon Troll, viens avec moi !" Troll souleva faiblement sa tête et la laissa retomber : il était à bout de forces.

Pierre ne savait que faire. Il se souvint qu'on avait un jour fait revenir à lui le valet de ferme, qui était évanoui, en lui jetant de l'eau à la figure, et il courut

en chercher. C'était la vie pour le pauvre Troll : dès qu'il sentit la fraîcheur de l'eau, il allongea la langue pour en humer quelques gouttes, et Pierre, tout joyeux, le fit boire comme un petit enfant. Puis il émietta dans l'eau un morceau de son pain, et le lui fit manger, peu à peu, bien doucement : et Troll, qui ne mourait pas de faim et de chagrin, reprenait ses forces à vue d'œil. Ce ne fut que quand Pierre le vit dresser sur ses quatre jambes et lever vers lui sa bonne tête avec son regard d'autrefois, qu'il se souvint qu'il avait faim aussi lui. Il déjeuna d'une partie des croûtes qui restaient du repas de Troll ; il ne mangea pas tout, pensant que son chien avait besoin de reprendre encore des forces pour retourner à la ville. Et même il voulut qu'il se reposât avant de repartir ; il s'assit au bas de l'escalier, fit coucher Troll à ses pieds, lui appliqua la tête sur ses genoux et lui dit : "Dors, mon Troll !"

Troll s'endormit ; et, comme Pierre était très-las, il ne tarda pas à en faire autant.

Ce fut ainsi que le trouvèrent son père et sa mère, qui s'étaient mis à sa recherche ; sa mère essaya un faible reproche, mais elle était si touchée de son courage et de sa bonté, qu'elle n'eut pas le cœur de le gronder pour l'inquiétude qu'il lui avait causée : au fond, elle était trop fière de lui pour lui en vouloir.

La guerre finit, le village fut relevé et Pierre retourna à l'école. Mais Troll ne se permit plus de s'écarter dans des promenades vagabondes : il se tient aux environs de l'école tout le temps que la classe dure, de façon à pouvoir surveiller ce qui se passe : il craindrait sans doute, s'il restait longtemps absent, de trouver à son retour tout le monde parti, comme cela lui est déjà arrivé une fois.

Mme COLOMB.

UNE MAUVAISE FIN D'ANNÉE

Je ne suis pas content de moi ; j'ai fait une mauvaise action.

Le 31 décembre, la veille du jour de l'an, j'étais sorti par un froid très-vif. Le vent était coupant comme un acier, le pavé sec et sonore. Les passants fuyaient plutôt qu'ils ne marchaient.

Ennemi de ce qu'on appelle un beau froid, je m'étais prudemment précautionné contre ses atteintes. J'avais un paletot et un pardessus ; ma bouche et mes oreilles étaient closes par un vaste cache-nez ; mes mains étaient plongées dans des gants fourrés. Ainsi recouvert, j'allais, frappant la semelle sur les trottoirs avec un air de défi, et l'esprit occupé de joyeux projets.

Au coin de la rue Laval et de la rue Frochot, une femme appuyée contre le mur et tenant un enfant dans les bras, tendit vers moi la main en murmurant :

— Monsieur, la charité, je vous prie !

Je passai sans répondre, rapidement, me contentant de penser que j'étais pressé, qu'il était tard et que je ne pouvais pas sensément m'arrêter, ôter mes gants, déboutonner mon paletot, chercher mon porte-monnaie, au risque d'attrapper l'onglée, après tous les soins que je m'étais donnés pour me maintenir dans un état de douce chaleur.

Et comme pour appuyer ce raisonnement, je jugeai à propos de doubler le pas.

Mais la pauvre femme m'avait suivi ; je la retrouvai à côté de moi, tendant encore la main et murmurant encore :

— La charité, je vous prie, monsieur...

Quelque prompt que fût mon regard, j'eus le temps de remarquer l'extrême abattement de sa physionomie.

Je jetai un coup d'œil furtif sur l'enfant.

Je dois le dire, j'eus un moment d'hésitation.

Et pourtant je passai... Je crois même, Dieu me pardonne, qu'à fin de précipiter ma décision, j'essayai même de me persuader que j'avais peut-être affaire à une intrigante, à une mendicante de profession comme il y en a beau coup.